

HAKIM
JEMILI

NOÉMIE
LVOVSKY

MARIE
COLOMB

TOUT VA SUPER

ENTRETIEN AVEC PATRICK CASSIR

Qu'est-ce qui vous a inspiré cette histoire, est-elle autobiographique, évoque-t-elle un lien fusionnel que vous aviez avec votre mère ?

Je ne me suis jamais dit : je vais écrire un film sur ma mère ! Au départ, j'avais envie d'écrire une comédie de situations. C'est mon genre préféré. J'ai commencé à imaginer des situations de comédie fortes dont celle d'un jeune couple qui finit par dormir chez un taxi. À la fin la fille demandait au garçon « - *Pourquoi on ne va pas chez toi ? - Parce que ma mère est malade.* »

L'inconscient a dû parler, comme j'étais moi-même en train d'accompagner ma mère malade du cancer, le sujet s'est imposé à moi. Et je trouve que l'on parle souvent des malades et pas assez de ceux qui sont à leurs côtés. Ensuite, le maître mot du scénario c'était l'urgence, l'urgence dans laquelle on est lorsqu'on accompagne un malade. Cette urgence, ce stress constant vous pousse à agir de manière étrange et c'est porteur de comédie.

Imaginer une comédie touchante mais aussi très drôle dont le sujet tourne autour du cancer, était-ce évident ou un peu risqué notamment pour un producteur ?

J'avais fait un premier film, Premières vacances, qui m'avait donné un peu de crédit. Mes producteurs Mathieu et Thomas Verhaeghe sont assez « rock » et ils m'ont fait confiance. Personnellement j'aime



beaucoup Judd Apatow. C'est quelqu'un qui a autorisé les gens de ma génération à traiter ce genre de sujet s'ils en ont envie. Et j'aime les pitches qui ne sont peut-être pas extraordinairement forts au départ mais qui se déploient. Tirer le quotidien vers la comédie, c'est ce que j'aime faire.

Est-ce pour dédramatiser l'histoire que votre choix s'est porté sur Hakim Jemili et son pouvoir comique pour incarner Elie ?

Je voulais quelqu'un d'origine orientale, puisque la famille du film est, comme la mienne, d'origine libanaise. J'ai pensé à Hakim dès l'écriture, et il a accepté immédiatement. Au-delà de son pouvoir comique, c'est un acteur en réaction, l'exemple ultime pour moi étant Ben Stiller. J'adore mettre un personnage en situation et voir ce qu'il se passe. Hakim est un acteur qui me fait rire mais surtout qui m'émeut beaucoup, qui me touche et que j'aime voir à l'image. La première fois c'était dans Docteur avec Michel Blanc et j'avais pensé immédiatement qu'il avait l'étoffe d'un premier rôle parce qu'on peut projeter beaucoup de choses différentes sur lui, on a envie de le suivre comme s'il portait en lui une odyssée.

Comment définir ce personnage qui paraît au départ si dévoué qu'il en devient presque psychorigide ? Vous ressemble-t-il et en quoi ?

Je suis un très bon élève. Dès que je suis face à une forme d'autorité ça me stresse et j'ai besoin d'être parfait. L'autorité c'est quoi ? Les impôts, l'école, la police et l'hôpital. Avec ma mère j'ai toujours été extrêmement flippé des rendez-vous, des consignes, des protocoles, des prises de médicaments. Bien faire, toujours bien faire. Ce besoin d'être dans les clous était presque plus important que sa santé. Elie est comme ça au départ du film et puis,

petit à petit, s'installe chez lui une forme de déni très fort, une difficulté à s'avouer que c'est la fin.

Y a-t-il eu quelques improvisations de la part d'Hakim Jemili ?

J'ai appris à apprivoiser l'impro, notamment en travaillant avec Jonathan Cohen, un maître du genre, mais pour moi quand un comédien improvise beaucoup c'est que le texte ne va pas. Je ne veux pas dire que le scénario était parfait à 100% mais ce qu'il fallait jouer était, il me semble, assez clair et Hakim ne s'est pas lancé en roue libre dans des propositions très différentes. On cherchait avant tout à faire rire en étant le plus sincère possible.

Comment votre choix s'est-il porté sur Noémie Lvovsky pour jouer Sylvaine, la maman malade ?

C'est né d'une admiration totale. Quand on la filme, on ne sait jamais vraiment ce qui se passe dans ses yeux. C'est ce mystère fascinant qu'il me fallait pour le personnage. Quand je restais des jours à l'hôpital avec ma mère combien de fois me suis-je demandé à quoi elle pouvait bien penser, ce qu'il se passait dans sa tête. Noémie est une artiste. Personne ne sait ce qu'il y a dans son regard. C'est ce qu'il y a de plus précieux pour moi dans ce film.

A-t-elle dit oui tout de suite ?

Elle a immédiatement aimé l'histoire et a tenu à jouer ce rôle. C'est elle qui a demandé à porter une perruque courte avec des cheveux blancs. Elle avait envie de ce léger accent libanais et de maîtriser quelques mots donc je lui ai proposé un coach de conversation en arabe. Et Noémie avait aussi le désir de jouer avec Hakim Jemili et Marie Colomb.

Comment définissez-vous cette femme qui a son franc-parler, elle est parfois sans filtre et dure, ses caprices presque enfantins, du caractère aussi, des rêves inaccomplis peut-être ?

Bonne question. Je dirais que c'est un esprit libre qui a besoin de rire de chaque situation. Ma mère était très drôle et surtout quand on abordait des sujets graves. C'est très oriental. La mort et la tristesse, on joue avec elles et on apprend à en rire dès l'enfance, à tourner cela en dérision de manière parfois sarcastique. Ma mère amusait beaucoup les médecins et le personnel de l'hôpital.

Et concernant ses rêves inaccomplis comme « tomber amoureuse » par exemple ?

Cela fait partie du mystère des gens qui se rapprochent de la fin, c'est extrêmement émouvant et il me fallait le retranscrire. Encore faut-il que ces mêmes personnes soient écoutées.

Et comment décrire les relations entre cette mère, veuve, atteinte d'un cancer depuis cinq ans et son fils unique ?

C'est de la fusion totale. Une relation presque amoureuse, faite de hauts et de bas, d'engueulades et de réconciliations. Ma femme m'a dit : c'est une comédie romantique entre une mère et son fils. Il est vrai que lorsqu'elle était encore là, j'appelais ma mère sept fois par jour.

Est-ce qu'Elie s'occupe d'elle et régente sa vie au point qu'il l'infantilise ?

Oui bien sûr mais surtout il donne un sens à sa vie à lui en faisant cela. Il ne s'autorise rien. Il dit : « moi c'est ma mère mon pays » et cela a failli être le titre du film. Je suis d'origine gréco-libanaise. Après la mort de ma mère je suis retourné en Grèce dans un quartier où elle avait vécu pour tenter de ressentir des choses mais ce n'était

que des murs. Ma mère n'était plus là et c'est à ce moment que cette phrase m'est venue.

Quand Sylvaine est en rémission, Elie se remet à vivre pour lui et il rencontre Anaïs. Une rencontre que vous avez voulu un peu surréaliste pour la placer sous le signe de la légèreté ?

Oui, c'est très léger, parce que cette histoire ne peut réellement exister qu'après la disparition de Sylvaine. Ce ne sont que des prémices. C'est un bol d'air pour Elie mais il ne peut pas s'engager plus. Mon père a eu un cancer, lui aussi, puis a été guéri avec 10% de chance seulement de retomber malade. Un mois après, le cancer s'était propagé à la plèvre et il n'a survécu que quelques semaines. Durant ce moment, je me suis autorisé comme Elie une aventure amoureuse qui, elle, n'a pas survécu. J'étais trop HS pour ça. Celle entre Elie et Anaïs va perdurer.

Comment avez-vous choisi Marie Colomb pour incarner Anaïs ?

Je l'avais repéré dans la série *Laëtitia* et j'avais décidé que ce serait elle dès le début de l'écriture il y a quatre ans. Elle possède une présence, une intensité de jeu qui sont rares et vertigineuses. C'est exactement ce que je voulais pour faire la balance avec Hakim. Il faut réussir à contrer, à déstabiliser les comédiens comiques, notamment en les mettant face à des actrices qui n'ont pas le même répertoire qu'eux, le même tempo. Et c'est le cas de Marie.

Rudy Milstein, votre coscénariste, incarne Fabien l'aide-soignant barré qui apporte de la légèreté au couple Elie-Sylvaine quand elle rechute. Était-il décidé dès l'écriture qu'il tiendrait ce rôle ?

Nous avons imaginé ensemble ce personnage d'aide à domicile qui débute et qui est très important à ce moment du film puisqu'il apporte

un peu de fantaisie mais il n'était pas question alors que Rudy l'incarne. Je lui ai fait passer des essais et c'était vraiment le meilleur pour le rôle.

Que dire du docteur Ackerman, interprété par Camille Chamoux, dont on ne sait jamais si elle annonce une mauvaise ou une bonne nouvelle ? Cela évoque-t-il la froideur du corps médical trop habitué aux maladies, aux souffrances ?

Je n'ai rien contre les médecins qui font tout leur possible pour soigner et sauver. Il y a une scène qui m'avait marqué dans *La guerre est déclarée* de Valérie Donzelli, celle où le couple veut parler au corps médical mais qu'ils ont peur. Les médecins ont en gros quinze minutes à vous accorder, ils sont obligés de passer d'un patient à l'autre, ils n'ont pas le choix, et ils sont obligés parfois d'annoncer des mauvaises nouvelles sans y mettre trop de pathos. En face on doit faire comme Elie : gérer l'appréhension, les questions, ne pas forcément capter les réponses dans le temps imparti. De cette crainte naît la comédie.

Pourquoi Elie ment-il à Anaïs quand sa mère rechute et pourquoi lui dit-il « Tout va super » ?

Je pense qu'il ne veut pas entacher son début d'histoire avec elle. Quand quelqu'un a un cancer c'est le début d'une épreuve qui mène souvent à une issue fatale et lui, il sait qu'il y est jusqu'au cou. Il ne veut pas que cette gravité qui le touche de plein fouet s'insinue dans leur relation. Donc il préfère mentir à Anaïs et faire comme si de rien n'était auprès d'elle.

Avez-vous tourné la partie libanaise en Grèce parce que c'était impossible de tourner à Beyrouth ?

C'était peu de temps après les explosions de bipeurs au Liban, mais comme je connais très bien Athènes je savais que je trouverais des endroits qui ressemblent à Beyrouth.

Sylvaine envoie Elie chercher un jus de mangue et elle décède pendant son absence. Est-ce qu'elle ne voulait pas partir devant lui, le protéger de ça ?

Oui, elle savait. Je pense que les gens savent toujours tout quel que soit leur état et y compris à quel moment ils partent... Jusqu'au bout elle le protège.

Que vouliez-vous dire avec ces derniers plans oniriques dans lesquels Elie regarde sa mère danser sur scène sur une chanson du compositeur libanais Elias Rhabani « I think of you » ?

Tout va super, c'est le message qu'elle lui adresse et c'est une image d'elle continuant à danser qu'elle envoie à son fils. Elle n'a plus l'air malade, c'est le souvenir d'elle qu'il veut garder. Il la contemple, se-rein. Ils ont trouvé l'apaisement tous les deux.



ENTRETIEN AVEC NOÉMIE LVOVSKY

Qu'est-ce qui vous a touchée dans cette histoire et avez-vous compris immédiatement qu'elle était autobiographique ?

Oui, j'ai senti dès la lecture que cette histoire avait quelque chose d'autobiographique ; l'amour et la peur d'un fils pour sa mère en même temps qu'une rencontre et une grande histoire d'amour naissante. Mais Patrick Cassir a fictionné les situations, les dialogues... Je ne peux bien sûr pas parler pour lui, mais j'ai l'impression que la sensibilité et l'esprit du film, sa source d'inspiration sont très proches de la vie de Patrick, c'est un film très personnel, en même temps qu'il s'agit bien d'une fiction. Et oui, cette fusion entre un fils et sa mère m'a beaucoup plu tout de suite.

Comment est née l'envie d'incarner Sylvaine, cette femme victime d'un cancer qui semble remplir sa vie depuis quelques années ?

Ce qui m'a donné envie avant tout, c'est Patrick Cassir, sa délicatesse, sa pudeur, son besoin de sourire et de rire... Vous me dites que le cancer remplit la vie de Sylvaine, je crois au contraire qu'elle refuse que la maladie envahisse sa vie. C'est plutôt la vie de son fils que la maladie envahit. Sylvaine fait ce qu'il faut pour tenter de se soigner et guérir mais elle le fait presque plus pour



son fils que pour elle-même. Elle anticipe le désespoir de son fils lorsqu'il la perdra. À un moment, elle dit : « *C'est toi qui as peur, moi je n'ai plus peur* ». La mort imminente, c'est quelque chose d'extrême à jouer quand on ne l'a pas vécu soi-même. J'ai connu des sensations, des angoisses de mort imminente, mais pas l'annonce par des médecins d'une mort proche et certaine. Il y a une question qui me hante : est-il possible de penser sa propre mort quand, comme Sylvaine par exemple, on se sait condamné ? C'est un vertige et un mystère.

Faire rire autour d'un thème difficile, est-ce que cela vous plaisait, vous intéressait ?

Bien sûr. Mais encore une fois ce qui m'intéressait c'était Patrick. Cela lui ressemble tellement d'avoir besoin de faire rire à partir de cette chose aussi terrible qu'est la perte de sa mère adorée. Comédie ou drame, peu m'importe. Moi, ce qui me guide avant tout, c'est le monde, la sensibilité et la vision du réalisateur ou de la réalisatrice.

Patrick Cassir vous a-t-il parlé de sa mère ? Est-ce que cela a pu vous nourrir pour l'incarner ?

Oui, il m'a beaucoup parlé d'elle. Il m'a même montré une vidéo dans laquelle elle semble très amoindrie physiquement, mais où elle se débrouillait pour être drôle et le fait que, même au plus fort de la maladie, elle tentait encore de faire rire son fils comptait beaucoup pour lui. Et pour moi au moment de jouer. Cela m'a nourrie, même si sur un tournage j'essaie d'oublier tout ce que j'ai pu absorber en amont, sachant évidemment que cela reste de manière inconsciente. Quelque chose m'a frappée quand j'ai découvert le film fini, c'est à quel point je ne me ressemble pas. J'en ai parlé à Patrick et il m'a dit que c'est ce qu'il souhaitait : « *filmer une autre Noémie* ».

Y avait-il chez vous un désir de se rapprocher d'elle physiquement ?

Chez moi non. Chez Patrick certainement. En me demandant de porter cette perruque, d'avoir un léger accent que j'ai travaillé avec l'aide de Zalfa Seurat et qui modifie mon élocution, il m'a éloignée de moi-même et sûrement rapprochée de sa mère. Moi, cela m'aurait totalement inhibée de chercher à lui ressembler.

Comment définir cette mère malade qui peut être dure et cassante avec son fils ? Patrick Cassir parle d'une femme libre ?

Je ne la trouve pas dure et cassante avec son fils. Dans les petites piques qu'elle lui adresse, je vois plutôt de la pudeur et de la complicité. Elle se permet parce qu'ils sont tellement proches. Une femme libre ? Oui, c'est vrai qu'elle rejette la prison des chimios, et tout ce qui pourrait l'emprisonner.

Elle a le sens de l'humour, voire du sarcasme, de l'autodérision. Est-ce culturel chez elle, très libanais ?

Je ne sais pas. Je connais peu de Libanais et je ne suis jamais allée au Liban. J'ai plutôt l'impression que cet humour, cette faculté à rire des choses tragiques se retrouvent chez beaucoup de gens qui ont connu la guerre et l'exil où que ce soit dans le monde. Les Libanais connaissent la guerre et/ou l'exil depuis cinquante ans !

Vous avez travaillé avec une coach de danse orientale pour vous sentir à l'aise, pour plus de crédibilité.

J'ai fait deux séances avec Georgia Ives que j'adore, une danseuse merveilleuse, tellement lumineuse, solaire, que j'ai connue sur la préparation d'un de mes films *La grande magie*.



Sylvaine cultive le souvenir d'un grand amour et Patrick Cassir explique que cette nostalgie du temps béni touche souvent la diaspora libanaise. C'est ainsi que vous l'avez intégré ?

Ah oui bien sûr. C'est la nostalgie du pays perdu, propre à tous les exilés. Mais il est aussi question, il me semble, de la nostalgie de la jeunesse. On idéalise un grand amour de jeunesse. Parfois, c'est comme s'il fallait que l'amour soit toujours ailleurs, c'est comme une façon de se protéger de la peur de l'amour. Avec un amour lointain dans le temps et dans l'espace, il n'y a pas de déception possible.

Qu'y a-t-il de vous dans Sylvaine, qu'avez-vous pu lui apporter de vous ?

Peut-être l'amour maternel très fort, incomparable, infini, pour un fils. Elie est l'enfant unique de Sylvaine. Elle et lui forment un couple, c'est quelque chose que je comprends intimement, je crois.

Ce rapport fusionnel qu'ils ont, est-il lié à la maladie ?

Non, je suis sûre qu'il existait avant. Il y a eu un père, un mari qui apparemment n'était pas très aimé par Sylvaine. Celui qu'elle adore c'est son fils. Elle l'a protégé avant, il la protège aujourd'hui, mais elle ne cesse pas de le faire non plus par son humour et en se faisant soigner alors qu'elle n'en a plus envie.

Elle va profiter de la courte absence de son fils pour mourir. Pour vous est-ce un acte d'amour ultime de ne pas lui infliger ça ?

Je ne sais pas. Cela m'est arrivé avec deux êtres très proches. Le temps d'aller fumer à peine une demi-cigarette et l'un de ces êtres est parti. On m'a appelée, j'ai couru, et quand je suis arrivée dans la

chambre que je venais de quitter, c'était fini. La médecin m'a expliqué que c'est un classique : souvent, les gens attendent d'être seuls, sans les proches, pour partir.

Qu'est-ce qui a pu vous séduire dans le fait de partager cette aventure avec Hakim Jemili qui incarne votre fils ? Vous connaissiez son travail ?

Je le connaissais très peu et c'est la rencontre organisée par Patrick qui m'a faite tomber sous le charme. Il en a beaucoup. Tout s'est passé de manière très fluide avec lui. Nous avons beaucoup discuté de sa mère et de mon fils. Nous avons cherché cette complicité avant et durant le tournage, elle était nécessaire, et nous l'avons trouvée, je crois.

Est-ce que le côté psychorigide qu'il a dans l'accompagnement de sa mère contribue à l'infantiliser elle ?

Elle ne se laisse pas infantiliser, elle fait semblant. Il croit la protéger et elle croit, elle aussi, le protéger mais au fond, aucun des deux n'est dupe. Ils jouent ce jeu par amour.

Quand elle rechute elle dit à son fils : « *c'est toi qui veux que je m'en sorte, moi je veux qu'on me laisse tranquille* ». L'envie d'en finir avec tout ça, est-ce quelque chose que vous comprenez ?

Très jeune, j'ai eu une maladie mortelle, j'ai été traitée et j'ai guéri. Je crois que je n'ai jamais vraiment cru que je pouvais y passer. La mort est quelque chose d'inconcevable pour moi, un scandale. Elle me révolte. Je suis très loin de l'acceptation. Mais quand je le joue, quand j'incarne Sylvaine et son envie d'en finir, j'éprouve réellement cette fatigue et cette acceptation.

Est-ce qu'elle lâche la rampe aussi parce qu'elle sait qu'il y a Anaïs, un autre amour que le sien pour son fils ?

Oui. Elle est heureuse et rassurée qu'il ait rencontré l'amour et que ce soit cette fille-là, formidable, vive, intelligente, vivante, comme l'est Marie Colomb qui l'incarne. Alors que son fils voudrait la mettre sous cloche pour la sauver, Anaïs est la seule qui ne la traite pas en malade, qui ne la réduit pas à sa maladie. Peut-être parce qu'elle est tellement vivante elle-même.

Il y a cette scène de fin onirique où Sylvaine danse sur scène sur une chanson d'un compositeur libanais tandis que son fils la contemple. Ont-ils tous les deux trouvé une forme de paix ou veut-il garder cette belle image d'elle ?

Je crois que c'est les deux. Elle lui apparaît et dans sa façon de danser et de le regarder, elle dit qu'elle est encore là. C'est en tous cas ce que j'avais envie de dire à Hakim en tournant cette scène : je suis toujours là, délivrée, avec toi. Et puis, par la musique du Liban, on sent qu'elle a retrouvé son pays. Il y a un apaisement chez elle, et chez lui.

Diriez-vous que c'est un film qui ne parle que d'amour mais avec énormément de pudeur ?

C'est cette pudeur, celle de Patrick, qui m'a émue et frappée quand j'ai découvert le film. Je pense qu'il y a des gens qui ne disent jamais « *Je t'aime* » parce que ces mots ne sont pas à la hauteur de l'amour qu'ils éprouvent. C'est le cas ici.



ENTRETIEN AVEC HAKIM JEMILI

Qu'avez-vous d'abord aimé dans cette histoire ?

Avant même de la découvrir j'ai été séduit par la démarche de Patrick Cassir. Il est venu me voir dès le début de l'écriture. Nous avons longuement marché et discuté dans le bois de Vincennes. Son enthousiasme m'a emballé. J'ai découvert quelqu'un d'extrêmement et sincèrement motivé pour raconter une histoire qui est la sienne. J'ai vécu comme un honneur et comme une marque de confiance incroyable le fait qu'il ait pensé à moi pour porter cette histoire intime. Cela m'a beaucoup touché.

Vous a-t-il parlé de ce qu'il a vécu avec sa mère souffrant d'un cancer ?

Oui nous en avons beaucoup discuté et plus je lisais le scénario, plus je découvrais leur histoire commune. Je sentais que nous allions traverser des moments intenses proches de leur réalité. D'autant que j'avais vécu la même chose avec la maman de ma femme, qui était comme une deuxième maman. Je sentais que je pouvais essayer de comprendre ce que Patrick avait éprouvé. J'ai compris tout de suite qu'il allait falloir que je fasse, si possible, un peu abstraction de tout cela pour trouver ma place.



Comment définissez-vous Elie dont toute la vie tourne autour de la maladie de sa mère ?

Il est jeune, il n'a plus son père, il n'a ni frère, ni sœur. C'est quelqu'un qui, dans cette solitude, reste solide et fort mentalement, qui essaye de se tenir droit. Il essaie de ne pas s'interdire de vivre, même si, dans un premier temps, il refuse toute aide extérieure. Mais comment parvenir à supporter la longue maladie d'une maman dont vous êtes le seul à vous occuper, et surtout d'une maladie dont l'issue est souvent fatale ? Comment est-ce que je me serais comporté, moi, dans la vie ? Je me suis beaucoup posé la question.

Diriez-vous qu'il est très rigide, très premier de la classe : on fait tout bien, on ne se fait pas remarquer ?

Oui c'est vrai. Elie est, comme moi, issu de l'émigration. C'est l'éducation que nous avons reçue : nos parents, quand ils sont arrivés en France, devaient faire profil bas, travailler, se fondre dans la masse et dire oui à tout. Ma génération se sent complètement française et revendique ce droit, sans justifications à donner, même si certains pensent le contraire.

Elie prend tellement en charge sa mère qu'il l'infantilise presque. Est-ce qu'il devient comme un père avec une enfant ?

Non, ce n'est pas qu'il l'infantilise, c'est qu'il a peur. Si vous prenez la scène à l'hôpital dans laquelle il répond à sa place, moi elle ne m'évoque que de la panique. Il n'a pas envie d'entendre cette terrible nouvelle d'une rechute. Il parle pour ne pas écouter parce que ce n'est pas possible pour lui. Et sa peur débouche sur du déni.

Arriver à faire rire d'une histoire quand même tragique est-ce que cela vous intéressait ?

Bien sûr et il me semble que c'est l'objectif final de tout humoriste : déclencher le rire à partir d'éléments dramatiques et difficiles. En tout cas c'est ma vision même si je peux apprécier les sujets plus légers. En l'occurrence, les spectateurs jugeront de la drôlerie ou pas de certaines scènes.

Et travailler sur des émotions un peu plus profondes et sensibles est-ce une veine que vous aviez envie de creuser ?

Tout à fait même si c'est très compliqué. J'ai la larme assez facile et il y a de nombreuses prises au cours desquelles, embarqué dans la situation, j'ai pleuré malgré moi, et certaines prises n'ont pas été gardées. De plus en plus, au fil des films, j'essaye de vivre le moment sans tenter de fabriquer des émotions et c'est en cela que je parlais de complication parce que ce n'est pas évident à faire et à gérer.

Patrick dit de vous que vous êtes un acteur en réaction, et cite Ben Stiller. Qu'en pensez-vous ?

Ah oui... Ben Stiller ? OK. Mais je ne vois pas trop ce que ça veut dire. À moins que ça signifie que le comique ne vient pas de moi — et là, je suis d'accord. On me propose d'ailleurs de plus en plus de rôles qui vont dans ce sens et je trouve ça génial. Je ne suis pas monolithique. Si l'humour ne vient pas de moi, que je n'ai pas passé mon temps à rajouter des petites vannes et que c'est fort, alors pour moi c'est une réussite. Exactement comme dans ce film. J'essaye d'agrandir ma palette de jeu et on pourrait dire que là je suis plus dans la position du clown blanc. C'est intéressant de faire varier son jeu. Pas évident mais très intéressant.

Donner la réplique à Noémie Lvovsky, qu'est-ce que cela représentait pour vous ?

C'est une immense actrice et c'est toujours plus simple de rebondir et de jouer quand on fait face à un tel talent. Cela oblige à vous élever pour tenter d'être à la hauteur. En fait, il n'y a pas à réfléchir, juste à la suivre, être réactif parce qu'elle entre dans son personnage en une seconde et elle ne le lâche plus. Elle vous entraîne tout en vous laissant aller à vos émotions. Et puis, nous avons beaucoup échangé sur son fils, sur ma mère. Quel bonheur de travailler avec elle. C'est vraiment l'un des plus grands talents, femmes et hommes confondus, avec qui j'ai tourné et je trouve que ce qu'elle propose dans ce film est une vraie performance.

Vous improvisez beaucoup et souvent. Est-ce que cela a été le cas sur ce tournage ?

Je ne pouvais pas trop le faire, je n'avais pas cet espace parce qu'il n'y a pas tant de scènes comiques et c'est dans ce contexte que j'improvise et que je m'en donne à cœur joie. Cela dit, ça a dû quand même arriver quelques fois avec Rudy Milstein qui incarne l'aide-soignant un peu barré.

Elie rencontre Anaïs pendant la rémission de sa mère et il tombe amoureux. Connaissez-vous Marie Colomb qui l'incarne ?

Ils vivent un coup de foudre, et c'est plus facile, je pense, de vivre ce genre de chose quand on ne va pas bien, comme si on était plus ouverts. Je ne connaissais pas Marie personnellement, mais j'avais vu la série *Culte*, dans laquelle elle incarne Loana, et j'avais déjà pu apprécier ses qualités d'actrice et son tempérament.



J'ai pu vérifier tout cela sur le plateau. Nous nous sommes trouvés de nombreux points communs concernant les valeurs familiales, par exemple. Elle m'a beaucoup touché et c'est quelqu'un à qui je souhaite une très grande carrière et je ne me fais pas de souci pour ça.

Quand sa mère rechute gravement Elie cache la vérité à Anaïs et il lui envoie ce message : Tout va super. Pourquoi ce mensonge selon vous ?

Quand une seule chose va bien dans votre vie, sa relation amoureuse en l'occurrence, on n'a pas envie qu'un événement extérieur vienne noircir le tableau, tout gâcher, faire de l'ombre au bonheur. Et il faut ajouter à cela ce que nous évoquions auparavant : il est dans une forme de déni.

Y a-t-il aussi un aspect culturel dans cette réaction ?

Évidemment. Nous avons grandi avec ça : le mauvais œil. On n'évoque ni ses succès, ni ses échecs. C'est une mentalité. On ne dit pas quand on réussit, on ne dit pas quand on va mal. On garde tout pour soi, on ne montre rien, il faut éviter de se plaindre.

Elie prend le risque de perdre Anaïs, tente de se convaincre que ce n'était pas le bon timing, parce que le devoir l'oblige à rester près de sa mère, c'est ça ?

Oui, et cela définit le fonctionnement du personnage. Dans tout ce qu'il fait, il n'y a jamais rien de concret. Il essaie de se convaincre de tout, jusqu'au moment où sa mère guérit : cette fois, il n'a plus besoin d'y croire, c'est réel. Mais ça ne dure pas, elle rechute très vite, et gravement. À sa place, beaucoup auraient sombré.

Elie dit à Anaïs : mon pays, c'est ma mère et c'est toi un peu aussi. Diriez-vous que cette histoire dans laquelle on exprime peu ses sentiments est un hymne à l'amour ?

Oui je suis d'accord même si à aucun moment les mots « je t'aime » ne sont prononcés. C'est beau aussi cet amour qu'on ne sait pas vraiment exprimer. Moi j'ai 36 ans et je n'ai jamais dit je t'aime à ma mère que j'adore, on s'envoie des vannes à la place qui remplacent les déclarations comme le font Sylvaine et Elie. C'est une question de génération aussi. Je dis souvent je t'aime à ma femme et à mon fils.

Comment analysez-vous cette scène de fin dans laquelle il voit comme dans un rêve sa mère disparue danser sur scène accompagnée d'un orchestre de musique orientale ?

Nous avons, je crois, tourné cette scène au Zèbre à Belleville, c'était l'une des dernières. Et cela a été très compliqué pour moi. Je m'imaginai ma mère à la place de Noémie parce qu'il y a une petite ressemblance physique. Et en vieillissant on se rend compte que dans toutes les galères qu'on a vécues c'est surtout notre mère qui a été présente.

Je me suis beaucoup projeté, trop, aussi parce que ma mère est capable de faire ça, de mettre la musique et de danser dans le salon, pour me gêner et me faire rire. J'ai pleuré très vite et longtemps. C'est la scène du film et de toute ma carrière d'ailleurs, qui m'a le plus bouleversé donc j'ai du mal à l'analyser. Ce que je peux dire c'est que je suis un peu sorti de moi-même en la jouant, plus rien d'autre n'existait. Après le tournage de cette scène je devais aller dîner avec mes meilleurs potes mais j'ai tout annulé. Je n'avais qu'une envie : passer la soirée avec mon fils.



ENTRETIEN AVEC MARIE COLOMB



Qu'est-ce qui vous a plu dans cette histoire à la lecture du scénario ?

Ce qui m'a d'abord séduite, c'est que cette histoire très bien écrite soit une comédie avec du fond, qu'elle soit à la fois drôle par moments et touchante à d'autres. J'ai aimé aussi le personnage qui m'était proposé. Anaïs possède un caractère entier, elle est très vivante, directe et je n'avais pas la sensation d'avoir déjà exploré ce genre de registre donc j'étais heureuse d'avoir cette opportunité. Et puis j'avais très envie de travailler avec Noémie Lvovsky et bien sûr avec Hakim Jemili. Il me semblait que nous pouvions former un duo un peu inattendu.

Parvenir à créer de la comédie à partir d'une situation tragique, est-ce que cela vous intéressait ?

Oui cela m'intéressait beaucoup même si mon personnage n'est pas vraiment celui qui apporte de la comédie mais plus de la vie. La comédie est un art, un exercice très difficile et celles et ceux qui y excellent sont des actrices et des acteurs très talentueux donc il est forcément enrichissant de s'y frotter.

Qu'est-ce que Patrick Cassir vous a dit d'Anaïs, cette jeune femme que vous jouez ?

Je ne sais plus exactement, mais il me semble que ses paroles m'ont donné encore plus envie de travailler avec lui. Par contre je me souviens

que nous avons évoqué clairement le côté autobiographique de cette histoire et le fait d'entrer dans une forme d'intimité qui est la sienne.

Comment avez-vous défini Anaïs pour l'incarner ?

Je l'ai imaginée comme quelqu'un d'extrêmement vivant et particulièrement droit dans ses bottes. Et puis, malgré son côté très direct, très cash, parfois presque abrupte, c'est une personne profondément humaine. Pour la résumer je dirais qu'Anaïs est quelqu'un de bien.

Quelle est sa vie au fond ?

À son âge elle essaye de s'en sortir comme elle peut. Elle est barmaid la nuit, nounou le jour, et vit chez ses employeurs. Je pense qu'Anaïs est une débrouillarde courageuse, qui avance sans trop se poser de questions.

Elle flash sur Elie au premier regard. Parce qu'il lui paraît différent des autres hommes ?

Même si c'est toujours un peu inexplicable, je pense qu'elle voit dans sa manière d'être et de parler quelque chose d'un peu maladroit comme s'il s'excusait d'être là et c'est une attitude qui la touche immédiatement. Et puis il la fait vite rire, il est drôle malgré lui.

Donner la réplique à Hakim Jemili, qu'est-ce que cela représentait pour vous ?

Je le connaissais en tant qu'humoriste et en tant qu'acteur. Je trouvais que, sur le papier, notre tandem était assez surprenant parce que nous ne venons pas des mêmes écoles de jeu, nous n'avons pas le même parcours. J'avais très envie de jouer avec lui. C'est un acteur qui possède, avec finesse, un vrai sens de la comédie et de son rythme.

Comment était-ce de jouer avec lui ?

Il a été très présent immédiatement avec une forme de naturel impressionnante. Ce couple que nous formons à l'écran nous l'avons construit ensemble, en équipe, en discutant beaucoup. Pour incarner une relation amoureuse il fallait créer entre nous une forme de complicité. Nous étions très à l'écoute l'un de l'autre y compris de manière technique, notamment ce qui était acceptable pour l'autre dans la gestuelle amoureuse. Nous étions donc très à l'aise au moment de jouer les scènes d'intimité donc nous étions forcément plus justes. C'était vraiment chouette de partager tout cela avec Hakim.

Patrick Cassir parle d'une intensité folle que vous avez mise dans la relation entre vos deux personnages. En aviez-vous conscience ?

Je ne sais pas trop ce qu'il veut dire à travers les termes d'intensité folle. Je sais juste qu'il fallait qu'Anaïs soit entière et très vivante face à Elie qui est dans un autre état d'esprit étant donné ce qu'il vit. Mon expérience dans des rôles plus tragiques m'aide sans doute à mettre tout mon cœur, tout en gardant, je l'espère, un peu de pudeur. Mais ce n'est en aucun cas réfléchi ou calculé. J'ajouterai que Hakim peut à tout moment apporter aussi une intensité incroyable.

Quand sa mère rechute, Elie ne lui dit pas la vérité, il est moins disponible. Et Anaïs réagit comme si elle avait déjà été blessée dans une relation amoureuse. Vous l'avez joué comme ça ?

Elle tombe amoureuse et choisit d'être là pour lui, par amour. Elle le soutient, le pousse, mais sans chercher à le sauver à tout prix. Elle est bien avec elle-même, pleinement disponible pour vivre une histoire, et si l'autre ne l'est pas, tant pis. L'idée qu'elle ait été blessée auparavant appartient à l'interprétation de chacun, mais ce n'était pas mon intention en la jouant.

Jouer face à une actrice aussi expérimentée que Noémie Lvovsky, est-ce impressionnant au départ ou finalement assez simple ? Et pourquoi ?

J'étais très impressionnée au départ, mais tout s'est très bien passé. Elle a été d'une grande bienveillance, d'actrice à actrice. Une fois dans la scène, Noémie est entièrement dans l'instant présent. Elle vous regarde vraiment, donne énormément, avec une grande générosité, c'est toujours surprenant. Il suffit de l'écouter, de se connecter à elle pour que quelque chose se passe naturellement. Et comme cette connexion fait partie de ma manière de jouer, le lien entre nous s'est créé très facilement. Après, oui, elle reste impressionnante. C'est Noémie Lvovsky : il n'y en a pas deux comme elle.

Quel rapport votre personnage entretient-il avec Sylvaine, la maman d'Elie qu'elle incarne ?

Elle est cash avec elle, elle est la seule qui ne la traite pas comme une malade mais d'égal à égal. Elle la tutoie, elle lui met un petit coup de pied aux fesses mais parce que c'est la nature d'Anaïs.

Après son échange avec Sylvaine c'est Anaïs qui va tout déclencher : l'arrêt de la chimio, le voyage au Liban. Qu'a-t-elle vu qu'Elie ne voyait plus ?

Qu'il faut vivre, que ce n'est pas en la surprotégeant tout le temps qu'il la gardera forcément plus longtemps. Qu'il va falloir accepter l'échéance finale mais qu'avant il peut la laisser vivre vraiment. Et je pense qu'Elie devient adulte au contact d'Anaïs.

Quel genre de réalisateur est Patrick Cassir qui raconte ici sa propre histoire ?

Il était ouvert aux propositions et nous a laissé pas mal de liberté. Nous avons beaucoup discuté en amont donc nous savions où nous allions. Mais Patrick est quelqu'un qui aime chercher, qui peut couper du texte s'il le faut parce qu'on lui propose une autre manière de dire les choses. Cependant, il a aussi son cadre narratif et on ne peut pas complètement en sortir sinon il vous remet sur le bon chemin. Cela a été très simple et très fluide de travailler avec lui.

Il y a beaucoup de pudeur dans ce film et si personne ne se dit je t'aime, diriez-vous qu'au fond c'est quand même un véritable hymne à l'amour ?

Totalement. Il n'y a rien de plus beau que la pudeur de ces sentiments, qui s'expriment pleinement sans être verbalisés. C'est aussi lié à une dimension culturelle, en écho aux origines libanaises de Sylvaine et Elie, même si, personnellement, je pense qu'il est essentiel de dire aux gens qu'on les aime.

Une scène me touche particulièrement : celle où le médecin, joué par Camille Chamoux, annonce la rechute et l'issue fatale. Elie ne peut pas l'accepter, il est dans un déni total face à la possible perte de sa mère, à laquelle il s'est consacré pendant des années.

C'est bouleversant. Patrick raconte ici une relation fusionnelle avec sa mère, et cette scène permet de mesurer toute la force de l'amour qu'il lui portait.

LISTE ARTISTIQUE

Réalisateur	Patrick CASSIR	Brancardier	Thomas HOFF
ELIE	Hakim JEMILI	Fille à vélo	Daphné MENOZ
SYLVAIN	Noémie LVOVSKY	SAMIR - faux Habib	Kamel ABDELLI
ANAÏS	Marie COLOMB	Jeune 1	Jibril BHIRA
FABIEN	Rudy MILSTEIN	Jeune 2	Ewen VALLEGEAS
Dr. ACKERMAN	Camille CHAMOUX	Jeune serveur	Quentin LACLOTTE-PARMENTIER
NOUR	Darina AL JOUNDI	Pharmacienne	Samantha GRASSIAN
CORINNE	Alexandra ROTH	Homme âgé couple	Serge NOEL
ALEX	Léa ISSERT	Femme âgée couple	Manoëlle GAILARD
ROLLAND	Raphaël ALMOSNI	MALO	Constantin CASSIR
LUCIE	Tania DESSOURCES	AMBRE	Antonia POURRIAT
L'interne	Cédric MOREAU	Groupe de musique orientale	TOPORIENTAL

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Patrick CASSIR	Régisseuse générale	Juliette HUBERT
Production déléguée	ATELIER DE PRODUCTION	Directrice de production	Valérie ROUCHER
	Thomas & Mathieu VERHAEGHE	Administratrice de production	Christelle LAURENT
Productrices associées	Louise NADAL et Juliette SCHRAMECK		
Scénario	Patrick CASSIR et Rudy MILSTEIN	Coordinatrice	
D'après une idée originale de	Patrick CASSIR	de post-production	Bénédicte POLLET (ADPP)
Directeur de la photographie	Julien Roux	Une coproduction	TF1 Films Production, De l'autre côté du périph'
Musique originale	Alexandre DE LA BAUME	Avec le soutien essentiel de	CANAL+
	La création de la musique originale de ce film	Avec la participation de	Netflix, TF1
	a reçu le soutien de la SACEM et du Centre	En association avec	Cinecap 8, Indéfilms 13, SG IMAGE 2023
	National du Cinéma et de l'image animée		
		Avec le soutien de	la Région Nouvelle-Aquitaine, du département
			de la Gironde et de Bordeaux Métropole, en
			partenariat avec le CNC et l'accompagnement
			d'ALCA
Chef décorateur	Michel SCHMITT		
Chefs monteurs	Cyril NAKACHE et Stéphane COUTURIER		
Première assistante réalisation	Elodie GAY		
Son	Jérôme CHENEVOY, Arnaud ROLLAN,		
	Hélène LELARDOUX et Olivier GUILLAUME		
	Bérengère SAINT-BEZAR		
Scripte	Matthieu CAMBLOR et Marion MOULÈS		
Costumes	Christophe OLIVEIRA (AMC)		
Chef maquilleur	Stéphane DESMAREZ		
Chef coiffeur			
		Distribution salles France	ZINC
		Ventes Internationales	WTFILMS